

Denis DIDEROT, *Supplément au Voyage de Bougainville*, éditions Michel Delon, Folio classique, Gallimard, 2002, 190 p.

Voilà une édition séparée du *Supplément au Voyage de Bougainville*. Une petite mention en blanc et rouge (« Bac 2003 ») placée en bas à gauche de la couverture de cette édition, juste au dessous des magnifiques seins tahitiens offerts au lecteur comme autant de fruits par le génie pictural d'un Gauguin recadré, nous donne, s'il était besoin, la clé de l'énigme. Le *Supplément* faisant partie des œuvres au programme du bac, il n'est pas inattendu que l'éditeur ait proposé sans tarder et sans autre accompagnement ce texte de Diderot à l'attention privilégiée des intéressés, élèves et professeurs du secondaire. Le *Supplément* est donc disjoint de *Ceci n'est pas un conte*, comme de *Madame de la Carlière*. Incongruité ? Maladresse ? Crime ? Michel Delon, reconnaissons-le aussitôt, plaide coupable. « C'est une faute de les reproduire l'un sans l'autre », note-t-il (p. 19 de sa préface) en reprenant les termes d'un éditeur précédent. On jugera que « faute », dans le monde ô combien innocent de Tahiti, est un terme bien fort. M. Delon a beau jeu de montrer que le *Supplément* est autant lié, autrement certes, à *l'Histoire des deux Indes* qu'aux contes des années soixante-dix. La morale sexuelle fait ici et là le cœur du débat. En outre, les liens avec *l'Entretien d'un père avec ses enfants* et *l'Entretien d'un philosophe avec la maréchale de **** ne sont pas moins évidents : les décalages parfois violents et douloureux entre les impératifs de la conscience et ceux de la loi civile y sont également discutés. Cette liste n'est pas exhaustive. Le *Rêve de D'Alembert*, notamment le troisième entretien, entre la Demoiselle de Lespinasse et le docteur Bordeu sirotant un excellent malaga après le « dîner », consonne avec telles considérations hardies du *Supplément au Voyage de Bougainville*. Etc.

Verdict : eu égard aux considérations précédentes et compte tenu du souci manifesté par l'éditeur de proposer en annexe : 1) des extraits significatifs (11, 1,2,3) du *Voyage autour du monde* de Bougainville 2) le compte rendu de ce même *Voyage* que Diderot destinait à la *Correspondance littéraire* et qui, finalement non publié, est la matrice du *Supplément* 3) ainsi que la « Comparaison des peuples policés et des peuples sauvages » que le même Diderot a composée pour *l'Histoire des deux Indes*, il était légitime, honorable et pour tous profitable de publier séparément le *Supplément* en cette année 2002.

Nous sommes rassurés. Voilà qui blanchit tout à fait Michel Delon. Il est donc relaxé avec circonstances améliorantes : une préface claire et substantielle ainsi qu'une belle carte du tour du monde de Bougainville. Le génie de Diderot fait le reste.

Pierre CHARTIER

Diderot, *Le Rêve de D'Alembert*. Introduction, notes, chronologie et bibliographie par Colas Duflo, Paris, GF-Flammarion, 2002.

Disons-le sans barguigner : il faut saluer le travail (redevable pour partie, ainsi qu'il l'indique lui-même, aux discussions du groupe de recherches sur *Le Rêve de d'Alembert* dont il est depuis quelques années l'un des principaux animateurs) accompli par Colas Duflo, travail qui excède, par sa rigueur et la précision de son érudition, les attentes d'une publication en format de poche, tout en réussissant l'exploit de ne jamais en alourdir d'autant la lecture du texte lui-

même. Cette édition se présente, en effet, comme un modèle d'équilibre entre les impératifs de la vulgarisation — que celui qui en appelait à l'urgence de « rendre la philosophie populaire » n'eût pas méprisés — et le souci de ne pas épargner au lecteur attentif les exigences et les difficultés d'une œuvre à maints égards abyssale.

Question, d'abord, de politesse et de reconnaissance : l'éditeur complète, sans jamais prétendre à la remplacer, l'information fournie précédemment, dans la même collection, par l'introduction de Jacques Roger, dont l'autorité en matière d'histoire des sciences de la vie au XVIII^e siècle n'est certes pas à démontrer. Il profite, pour ce faire, des possibilités d'un appareil de notes très fourni : pas moins de 47 pages, pour un texte qui en couvre 172, sans compter le fait que le corps de caractère y est réduit. Autrement dit, si l'on prend en compte cet aspect du travail critique, mais aussi l'importante introduction, d'une limpidité qui devrait servir de modèle à tous les actuels experts en pédagogie — l'auteur de ces lignes pouvant se réclamer ici de sa propre expérience de fréquentation du texte, comme du témoignage reconnaissant de ses étudiants —, la chronologie et la bibliographie, l'intervention du commentateur est à peu près égale, en volume, à celle du texte lui-même. Et cependant, toujours elle l'éclaire et jamais elle ne le noie.

En ce qui concerne les notes, remarquables par la quantité et la qualité de leur information, y compris dans le domaine lexical, la culture philosophique de Colas Duflo lui permet non seulement de résoudre l'énigme de certaines allusions, mais de rendre tout simplement justice à l'économie propre du fonctionnement du *Rêve de D'Alembert*, qui se présente comme un dialogue pris dans une actualité scientifique et, plus largement, intellectuelle vivante, où il est en particulier question des œuvres des protagonistes. L'inscription systématique du texte dans les débats du temps (et aussi dans une tradition philosophique plus ancienne, qui n'est jamais négligée) passe évidemment par la circulation dans divers textes de Diderot lui-même, dont Colas Duflo est, comme on sait, un fin connaisseur, puisqu'il vient de consacrer, dans le cadre de son travail d'habilitation à diriger des recherches, un ouvrage considérable, bientôt disponible, à « Diderot philosophe ». C'était le moins que l'on puisse faire, pour un écrivain chez qui l'« entretien » avec soi-même s'est toujours défini comme une forme privilégiée de la recherche intellectuelle. Conformément à l'objectif d'éclaircissement du texte par l'analyse de sa structure que prend, magistralement, en charge l'introduction, l'annotation rappelle d'autre part régulièrement au lecteur les enjeux de la place de telle discussion à un moment donné du dialogue.

Cette carrière laissée à ce qui, dans l'orthodoxie du travail d'édition « scientifique », s'assimilerait, avec une pointe de réprobation, au « commentaire », réjouit en particulier le lecteur littéraire, qui peut s'y référer efficacement pour poser des questions généralement laissées dans l'ombre par une édition à laquelle on pourrait précisément faire cet unique reproche : ne s'affronter qu'indirectement à la proposition naguère énoncée par Jean-Claude Bourdin (dans un ouvrage cité, comme il se doit, dans la bibliographie) selon laquelle « Diderot doit être lu exactement comme on doit lire un texte littéraire ». Au petit (et facile) jeu des oublis bibliographiques, on s'étonnera ainsi de ne pas voir apparaître le passionnant article d'Éliane Martin-Haag, si philosophe soit-elle, sur les métaphores — il est vrai qu'il n'est paru dans les RDE qu'en 2001, mais puisque le numéro spécial de 2003 est par ailleurs annoncé... —, non plus que les suggestions, même brèves, mais productives, de Michel Delon sur la question dans le collectif *Aspects du discours matérialiste en France autour de 1770* (Caen, 1981) ou de Philippe Roger sur l'« écriture matérialiste » dans les actes du colloque *Début et fin des Lumières* (Budapest, 1987).

Mince critique, au vrai, pour une édition dont le format est déjà une contrainte en soi, et pour un texte touffu dont on doit déjà s'estimer très heureux qu'il se révèle ainsi vraiment accessible à un public élargi, et en particulier à un public littéraire jusqu'ici trop souvent rebuté par ses obscurités théoriques.

On doit, pour finir, souligner qu'en choisissant, pour l'établissement du texte, de suivre le manuscrit autographe conservé à la BNF, Colas Duflo lui restitue la respiration subtile d'une ponctuation sans doute trop systématiquement modernisée dans la précédente édition en GF.

Florence LOTTERIE

HISASHI IDA : *Genèse d'une morale matérialiste. Les passions et le contrôle de soi chez Diderot*, Honoré Champion, Paris, 2001, 400 p.

Le titre de ce livre est alléchant, car il annonce l'étude d'une question très importante pour le matérialisme du XVIII^e siècle en général et pour celui de Diderot en particulier. En effet, le fondement d'une morale matérialiste s'avère très problématique pour les penseurs du XVIII^e siècle, en butte à l'accusation de saper non seulement la morale chrétienne mais toute morale, et de conduire directement à l'immoralisme. La position de Diderot à ce sujet subit d'ailleurs une évolution, et même des revirements.

Malheureusement, il faut constater que cet ouvrage, dont le sous-titre semble déjà introduire une confusion quant à l'objet d'étude, ne répond pas à l'attente suscitée par le titre. Ce livre, à l'origine une thèse soutenue en 1999, se divise en quatre grandes parties : « L'enthousiasme et les questions de la sensibilité » ; « Le problème des passions dans l'esthétique de Diderot » ; « Diderot à la recherche d'une morale » ; et « La morale du matérialiste », dont l'articulation et la progression ne sont pas toujours évidentes. Partant de Shaftesbury, dont l'évocation parcourt tout l'ouvrage, l'auteur touche à divers aspects de la question : la physiologie, l'esthétique, l'athéisme, le spinozisme, la sociabilité naturelle..., sans vraiment les approfondir et sans démontrer les liens entre eux. Les enjeux véritables du débat et les différentes tentatives de Diderot d'y apporter une réponse ne sont pas étudiées. L'ensemble s'apparente plutôt à une collection de petites dissertations autour de la façon dont certains thèmes avaient déjà été traités par d'autres auteurs (souvent anglais), ou autour d'écrits particuliers du Philosophe. Ces discussions, dont la pertinence n'est pas toujours démontrée, s'appuient essentiellement sur un petit nombre d'ouvrages secondaires qui semblent dicter l'analyse de l'auteur. D'ailleurs, la bibliographie, assez consternante, indique très peu d'études sur Diderot et elle ignore les publications les plus récentes et les plus pertinentes. En outre, on relève à travers le livre un grand nombre de simplifications, d'approximations, et même d'erreurs, dont il serait fastidieux de fournir la liste. On regrette surtout qu'on ait encouragé un jeune chercheur à publier, apparemment en l'état, une thèse qui, de toute évidence, avait besoin d'être retravaillée pour pouvoir constituer une vraie contribution aux études diderotiennes.

Ann THOMSON